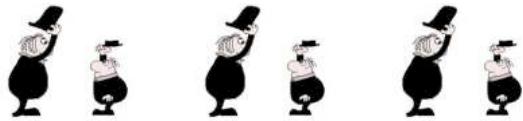


**PREMIERE HLP
DST N°1
ELEMENTS DE CORRECTION**



Né en 1601, en Aragon, près de Catalayud, Baltasar Gracián entra chez les Jésuites à 18 ans. Ordonné prêtre en 1627, il fut vite attiré par la cour de Philippe IV à Madrid : il y prêcha, tout en enseignant les Ecritures saintes dans différents collèges. Sous le pseudonyme de Lorenzo Gracián, il écrivit une série de traités : *El Héroe* (*Le Héros*), *El Politico* (*Le Politique*), *El Discreto* (*L'Homme universel*). En 1647, il acheva la rédaction de l'*Oraculo Manual y arte de prudencia* (*Oracle manuel et art de la prudence*). Tous ces traités s'attachent à construire la figure d'un « *homme universel* », capable de s'adapter au monde et à la société. Partagé entre son statut de jésuite et le monde courtisan, Gracián écrit le *Criticon* (*L'Homme détrompé*) (en trois parties, publiées en 1651, 1653 et 1657), vaste roman allégorique qui dénonce les illusions et la vanité du monde. Il fut condamné à l'exil au monastère de Graus. Il meurt en 1658.

Le titre français proposé par Amelot de La Houssaye dans sa remarquable traduction parue en 1684, *L'Homme de cour*, dénature quelque peu le propos de l'ouvrage dont il faut rappeler l'importance du titre original : *Oracle manuel et art de la prudence*. En 300 courtes et incisives maximes, qu'il développe en quelques lignes, Gracian propose un manuel d'art de vivre et de bon comportement dans le monde.

Or, pour parvenir à cette perfection, l'homme en société doit faire preuve de dissimulation et de ruse : « *Ne se point ouvrir, ni déclarer* » ; « *se rendre toujours nécessaire* » ; « *trouver le faible de chacun* » ; « *connaître les gens heureux pour s'en servir, et les malheureux, pour s'en écarter* » ; « *se faire aimer de tous* » ; « *ne s'emporter jamais* » ; « *savoir refuser* » ; « *s'accorder de toutes sortes de gens* » ; « *faire de petites fautes à dessein* » ; « *dissimuler* » ; « *ne point montrer qu'on est content de soi-même* » ; « *ne parler jamais de soi-même* » ; « *ne se plaindre jamais* » ; « *se couvrir de la peau du renard, quand on ne peut se servir de celle du lion* », etc.

« *Tu trouveras ici une raison d'Etat de toi-même* » : au fil des maximes, en grande partie inspirées de la sagesse antique (Sénèque, Epictète, Tacite, Plutarque), se dessine le tableau pessimiste et glacé de la nature humaine. En même temps, Gracian, que Rémy de Gourmont qualifiait de « *Machiavel de la vie pratique* », illustre parfaitement l'analyse que propose Norbert Elias dans sa *Société de cour* (1933) : la discipline de comportement, le jeu de concurrence et d'émulation régulé par le roi caractérisent, plus que toute autre, la société curiale, qui invente, en quelque sorte, l'homme moderne, car la civilité de l'homme de cour repose sur des contraintes, des autocontraintes qui tendent, par mimétisme avec le souverain, à devenir automatiques. Du reste, dans son épître à Louis XIV, à qui Amelot de La Houssaye a dédié sa traduction, il précise qu'il y a des maximes « *où Votre Majesté se verra représentée au vif* ».

En Espagne, Gracian est toujours considéré comme l'une des grandes figures du Siècle d'or. Le succès français de son *Homme de cour* fut immense, grâce à la traduction d'Amelot de La Houssaye, qui a su l'adapter au contexte de Versailles. Loué pour son style incisif, sa vision désenchantée de l'âme humaine, ce traité devint rapidement le breviaire des courtisans dans toute l'Europe.

On retrouve l'influence de Gracian chez les moralistes, La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues, Chamfort mais aussi chez Voltaire, Nietzsche et Schopenhauer. Ce dernier le traduisit en allemand en 1861 et fit de sa pensée le socle de son pessimisme radical : ce « *petit chef-d'œuvre* », écrit-il, est « *fait pour jouer le rôle d'un véritable compagnon de vie* ». Pour les historiens, Gracián constitue une source de premier ordre pour comprendre les mécanismes de la vie de cour, dans l'Espagne du Siècle d'or comme dans la France du Grand Siècle.

Joël Cornette, *L'Histoire*, décembre 2014

« XXVI - Trouver le faible de chacun.

C'est l'art de manier les volontés et de faire venir les hommes à son but. Il y va plus d'adresse que de résolution à savoir par où il faut entrer dans l'esprit de chacun. Il n'y a point de volonté qui n'ait sa passion dominante ; et ces passions sont différentes selon la diversité des esprits. Tous les hommes sont idolâtres, les uns de l'honneur, les autres de l'intérêt, et la plupart de leur plaisir. L'habileté est donc de bien connaître ces idoles, pour entrer dans le faible de ceux qui les adorent : c'est comme tenir la clef de la volonté d'autrui. Il faut aller au premier mobile : or ce n'est pas toujours la partie supérieure, le plus souvent c'est l'inférieure ; car, en ce monde, le nombre de ceux qui sont déréglés est bien plus grand que celui des autres. Il faut premièrement connaître le vrai caractère de la personne, et puis lui tâter le pouls, et l'attaquer par sa plus forte passion ; et l'on est assuré par là de gagner la partie. (...)

CCLXVII - Paroles de soie.

Les flèches percent le corps, les mauvaises paroles l'âme.

Une bonne pâte fait bonne bouche. C'est une grande adresse dans la vie que de savoir vendre l'air. Presque tout se paye avec des paroles, et elles suffisent pour tirer d'affaire dans l'impossible. L'on négocie en l'air, et avec de l'air ; et une haleine vigoureuse est de longue durée. Il faut avoir la bouche toujours pleine de sucre pour confire les paroles, car alors les ennemis même y prennent goût. L'unique moyen d'être aimable, c'est d'être affable. »



Baltasar Gracián, *L'Homme de cour*

Pour être aimable, faut-il seulement être affable ?

	Thèse n° 1	Limites de la thèse n° 1	Thèse n° 2
affirmation	L'affabilité peut être le masque du vice.	L'affabilité est la condition du lien social.	L'affabilité est propédeutique à l'amabilité.
explication	Etre affable, poli et engageant, c'est respecter les usages et se conformer aux coutumes de bienséance d'une société. La politesse est le mème de la bienveillance : être poli ne suppose pas d'être bon mais exige qu'on fasse comme si on l'était. En ce sens, si l'affabilité n'est rien d'autre qu'une apparence, elle peut être le masque, c'est-à-dire le moyen de dissimulation, des sentiments les plus vils. On peut être poli, c'est-à-dire avoir l'apparence de la bonté et être vicieux, c'est-à-dire être disposé au mal.	La politesse est la qualité de l'homme social, comme le rappelle son étymologie. L'affabilité qui désigne la manière bienséance et souriante d'accueillir autrui, suppose de savoir porter le masque adéquat dans le théâtre social. Pour vivre avec nos semblables, nous devons faire un certain nombre d'efforts pour entretenir les liens que nous tissons avec eux. Le mépris et la haine ne peuvent pas être affichés à moins de ruiner toute possibilité de vivre ensemble.	Etre poli, c'est se forcer à paraître moral, bien disposé à l'égard d'autrui, autrement dit vertueux. En étant poli, nous prenons l'habitude de la moralité. A force d'être affable, on peut être aimé, alors que si l'on est systématiquement désagréable avec autrui, on est certain de ne l'être jamais.
démonstration	La spontanéité et le naturel des sentiments sont masqués par l'apparente bienveillance de la politesse. La politesse peut donc apparaître comme le résultat d'un calcul social mettant en valeur non pas les plus vertueux mais les plus malins (être malin c'est avoir une intelligence aiguë disposée au mal). La société apparaît alors comme un théâtre d'ombres où l'apparaître l'emporte sur l'être en piétinant les valeurs d'authenticité et de sincérité avec cynisme. Dans la mesure où l'on n'aime pas tout le monde, au lieu de faire l'effort de se conduire avec moralité, on prend la voie facile de la politesse qui dissimule la haine derrière des sourires de façade et épargne l'effort de la moralité et le risque de l'amour.	Rien n'est plus naturel que l'antipathie : il serait impossible que nous aimions indifféremment tous ceux qui nous entourent. Mais il n'est rien de moins naturel que la société. Toute association humaine est culturelle et repose sur des principes qui sont d'établissement. Il est probable que ce qui est établi socialement ne repose pas sur un fondement naturel, mais en même temps, puisque nous sommes dans l'impossibilité de fonder des rapports à autrui qui soient toujours spontanés, la politesse est comme toute cérémonie sociale un moindre mal qui permet de maintenir la paix et la cohérence sociale. La politesse, vertu d'établissement, est le moyen de régler les rapports d'établissement. La politesse et la moralité relèvent de deux ordres distincts et on ne saurait reprocher à la première de n'être pas la seconde dans la mesure où ce n'est pas son rôle.	Aucune vertu n'est naturelle. La vertu est une disposition acquise au bien. Autrement dit, elle suppose un effort de l'esprit prenant le pli des qualités morales. On peut penser alors qu'à force d'entraînement, la politesse peut devenir comme une seconde nature et qu'à force d'agir conformément au bien on finit par le faire de manière spontanée. Loin de considérer que la politesse est le masque du vice, on peut penser alors qu'elle est la préparation indispensable à la moralité. Dans la mesure où nous ne sommes pas spontanément bons, c'est l'effort à l'être qui nous le fait peut-être devenir.
illustration	L'hypocrisie des rapports sociaux est telle que nous saluons qui nous méprisons et faisons semblant de respecter ceux à qui nous n'accordons pas la moindre valeur au fond de nos âmes.	Comme le remarque Pascal dans les <i>Trois Discours sur la condition des grands</i> , les grandeurs naturelles sont à moins considérer que les grandeurs d'établissement dans les rapports sociaux. Si un homme est grand seigneur, je lui adresse le salut poli que mérite son rang, même si je ne l'estime pas. Je rends ainsi hommage non pas à sa valeur mais à son statut et je participe ainsi au maintien de l'harmonie sociale.	L'éducation des enfants illustre au mieux cette idée. Si on apprend à un enfant à saluer et à remercier – ce qui n'est pas naturel – on peut espérer qu'à force de répétitions il finira par considérer de telles pratiques comme légitimes et non seulement conformes à des règles apprises. A force de politesse, on peut croire que les hommes prendront goût à la vertu. Si elle n'est pas la vertu, la politesse en est peut-être la promesse et la préparation.